



HAL
open science

**Au journal de RFI-chhh et dans d'autres émissions
radiodiffusée-chhhs. Les épithèses consonantiques
fricatives**

Maria Candea

► **To cite this version:**

Maria Candea. Au journal de RFI-chhh et dans d'autres émissions radiodiffusée-chhhs. Les épithèses consonantiques fricatives. Le Discours et la Langue Revue de linguistique française et d'analyse du discours, 2012, 2 (2), pp.136-149. hal-00706476

HAL Id: hal-00706476

<https://hal.science/hal-00706476v1>

Submitted on 10 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au journal de RFI-chhh et dans d'autres émissions radiodiffusée-chhhs

Les épithèses consonantiques fricatives

Maria Candea
Univ. Sorbonne Nouvelle, EA1483-CLESTHIA

1. Introduction

Cette contribution se propose de faire un point d'étape sur un phénomène courant de la prononciation du français oral pour lequel on ne dispose pas encore d'études systématiques, à savoir ce que Fonagy a appelé dès 1989 « le dévoisement des voyelles finales » et ce que Fagyal 2010 propose d'appeler l'« épithèse consonantique ».

Il s'agit de la prononciation amuïe en position finale des voyelles antérieures fermées ou des voyelles mi-ouvertes, suivie d'un prolongement par un son constrictif sourd dont le lieu d'articulation dépend de celui de la voyelle qu'il prolonge (antérieure ou postérieure) : un son [ç] comme l'allemand *ich-Laut* ou bien un son pas très éloigné de [x], l'allemand *ach-Laut*. Voici comment présentait Fonagy ce phénomène, avec une pointe d'humour, dans sa première description de 1989 (republiée dans Fonagy 2006) :

Le geste de politesse qui consiste à tenir la porte pour faciliter la sortie d'une personne derrière soi, provoque régulièrement un sifflement aigu. Ce sifflement correspond à la voyelle *i* de l'énoncé *Merci*. Les voyelles antérieures fermées /i/, /y/ tendent à se dévoiser à la fin d'une énonciation. La tension accrue peut transformer la voyelle dévoisée en constrictive palatale sourde [ç]. Donc : [mɛʁsiç]. *J'ai vu* [zɛvyç] (TF1, 3.6.1988). Le dévoisement s'étend aux voyelles d'aperture moyenne : /e/, /ø/ qui peuvent produire devant la pause le même sifflement. [...] Même le *ou* final n'échappe pas à l'amuïssement ; il se transforme en une constrictive post-dorsale, correspondant à l'allemand *ach-Laut* : *tout* donne [tux]. (Fonagy, 2006 : 46).

L'appellation « voyelles dévoisées » proposée par Fonagy a été reprise par plusieurs auteurs pour désigner ce phénomène (Léon 1993, Fagyal 1998, Fagyal & Moisset 1999, Paternostro 2008), mais elle est trompeuse. En effet, parler de « voyelles dévoisées » c'est insister sur l'amuïssement des voyelles. Or celui-ci apparaît aussi dans d'autres contextes, notamment en débit rapide, et aboutit en général à réduire fortement leur poids, tandis que dans les exemples susmentionnés le poids de ces voyelles est augmenté par un bruit final, et c'est précisément cela le « sifflement » dont parle Fonagy. La partie constrictive est souvent plus longue que la partie vocalique, ce qui incite Fagyal (2010 :144-145) à parler de « coda parasitaire » et d'« épithèse consonantique ». Cette désignation met en évidence le son final imprévu par l'étymologie et fait écho à l'« épithèse vocalique », proposée par Carton 1999 pour désigner le *e final imprévu*, dont l'exemple type serait « *bonjour-e* », cf. aussi Candea 2002.

Les rares recherches consacrées à ce phénomène ont permis d'avancer des hypothèses sur ses caractéristiques, sa distribution, le profil des locuteurs qui l'emploient et son fonctionnement ; mais elles ne sont pas encore validées par des études assez systématiques et il manque encore d'hypothèses pour interpréter les diverses observations empiriques. C'est la raison pour laquelle nous avons constitué un nouveau corpus qui devrait permettre d'avancer la réflexion en attendant une étude plus ample.

2. Corpus

Notre corpus a été constitué manuellement, ce qui implique qu'il n'est pas de grande dimension ; nous n'avons pas trouvé pour le moment une méthode de repérage semi-automatique. Les épithèses fricatives sont sporadiques : tous les locuteurs n'en produisent pas et ceux qui en produisent ne le font pas de manière systématique, dans chaque contexte possible et dans chaque situation. Ainsi, si on recueillait des enregistrements de français oral au hasard, on risquerait d'avoir à dépouiller des heures et des heures sans trouver d'exemples. Comme les études antérieures ont observé que le phénomène était fréquent en lecture à voix haute (notamment Fagyal & Moisset 1999) et dans les médias (notamment Paternostro 2008), nous avons choisi de constituer un corpus d'enregistrements radiodiffusés et disponibles en podcast

sur le site d'une radio publique, à savoir Radio France Internationale. A la différence de Fonagy qui notait ses exemples, nous avons pu réécouter et analyser les nôtres à l'aide du logiciel Praat¹. Contrairement à Paternostro qui a utilisé une lecture sollicitée, comme Fagyal & Moisset pour leur analyse acoustique (leurs enregistrements de conversations n'étant pas exploitables), nous avons souhaité observer des données authentiques, non sollicitées par le chercheur, et en même temps de bonne qualité pour permettre l'analyse acoustique. Ainsi, le corpus dépouillé systématiquement qui sera analysé ici comporte 4h30, enregistrées en matinée de manière aléatoire entre fin octobre et mi-décembre 2010, dont 3h30 de journaux (lectures de dépêches) et 1 heure d'émissions avec un animateur ou une animatrice et divers invité(e)s². Le temps de parole est occupé approximativement à un tiers par des femmes et aux deux tiers par des hommes. Le nombre d'occurrences de voyelles suivies d'épithèses fricatives est de 67 : ces 67 occurrences constitueront notre « corpus actif »³.

3. Description

La présente contribution abordera l'épithèse consonantique fricative sous plusieurs angles en prenant soin de récapituler à chaque fois ce que les études antérieures ont pu apporter et ce que le dépouillement du corpus actuel permet de confirmer ou d'éclairer différemment, avec une insistance particulière sur les aspects interprétatifs de cette variante de prononciation qui ont été très peu abordés pour le moment.

3.1 Profil des locuteurs qui produisent des épithèses fricatives

Fonagy ne formule explicitement aucune hypothèse précise, tandis que Fagyal & Moisset 1999 avancent sans doute un peu rapidement l'hypothèse de la prédominance de cette variante chez les femmes (sur la base d'un échantillon de 10 locuteurs, 4 hommes et 6 femmes, qui ne permettait en fait de dégager aucune tendance claire). Quant à Paternostro 2008, il part de l'hypothèse *a priori* que cette variante pourrait être perçue comme « plus féminine » par les sujets sollicités pour un test de perception, mais n'utilise comme *stimuli* que des exemples produits par une seule locutrice.

Il nous a semblé intéressant de vérifier ce qu'il en était pour notre corpus : le Tableau 1 récapitule les données pour nos différent(e)s locuteurs et locutrices. Le nombre d'épithèses fricatives réellement observé est rapporté au nombre de voyelles fermées dans des contextes finaux (fin de dépêche, ou fin de tour de parole) où le phénomène aurait pu se produire.

Locuteurs H	Nombre d'épithèses fricatives	Contextes vocaliques finaux possibles*	Locutrices F	Nombre d'épithèses fricatives	Contextes vocaliques finaux possibles*
H1	6	15 (40%)	F1	2	3 (66,6%)
H2	2	8 (25%)	F2	2	3 (66,6%)
H3	12	20 (60%)	F3	2	10 (20%)
H4	6	19 (31,5%)	F4	0	4 (0%)
H5	12	19 (63,1%)	F5	0	8 (0%)
H6	3	7 (42,8%)	F6	0	11 (0%)
H7	3	8 (37,5%)	F7	6	8 (75%)
H8	11	13 (84,6%)	F8	1	7 (14,2%)
	Total occ. : 55	Total possibles : 109		Total occ. : 13	Total possibles : 54

Tableau 1 : comparaison hommes/femmes pour la fréquence des épithèses fricatives

*Nombre total de contextes vocaliques finaux suivi du pourcentage touché par une épithèse fricative

¹ www.praat.org

² *Priorité Santé et Afrique midi.*

³ Nos réflexions tiennent compte également d'autres exemples, relevés dans des enregistrements divers ou bien notés sur le vif dans diverses situations d'interaction et durant l'écoute d'autres radios publiques.

Les femmes produisent des épithèses fricatives dans à peine le quart des contextes attendus (13 sur 54) tandis que les hommes en produisent dans la moitié des cas (55 sur 109)⁴. Mais on constate que la variation entre les individus est très importante, de 25% à 84,6% de contextes possibles réalisés avec épithèse fricative chez les hommes, et de 0% à 75% chez les femmes. Cependant face à ces chiffres nous ne suggérons pas que cette prononciation serait plus masculine que féminine car l'échantillon est trop petit et les variations trop importantes. Nous suggérons surtout que la prudence s'impose sur ce type de généralisation, tant qu'on n'aura pas observé des centaines de locuteurs et locutrices au profil socio-professionnel comparable.

Ce qui semble plus intéressant, c'est que Paternostro 2008 attribue l'origine de cette variante au style des médias (radio et télévision) et rappelle un débat mené par Philippe Vandel sur France 5, le 22 novembre 2003, dans l'émission *Arrêt sur images* où celui-ci pointait un « tic », une « nouvelle manie », ou une « manie finale » des présentateurs des journaux sur les chaînes câblées de « chuchoter » avant de lancer un nouveau sujet ; l'émission constatait que la « manie » n'était pas présente à l'époque sur les journaux des chaînes publiques et montrait des interviews de jeunes journalistes dont certains déclarèrent qu'ils chuchotaient les voyelles finales car « ça fait journaliste » (Paternostro, 2008 : 132). Selon l'auteur cité, cette émission permet de dater la pleine expansion consciente de ce trait dans la parole médiatique, particulièrement en style lecture d'informations. Paternostro note par ailleurs que ses propres observations postérieures lui avaient permis de repérer ce phénomène de manière récurrente aussi bien sur les grandes chaînes publiques de la radio et de la télévision française que sur celles de la radio-télévision belge ou canadienne francophone, ce qui exclut l'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'une variante spécifique à la région parisienne (Fagyal & Moisset 1999 : 312), pour le moins en 2008.

La clé de la connotation sociale de ce phénomène nous est fournie sans doute par une observation sur le terrain notée par Fagyal 2010, lors d'une longue enquête menée en banlieue populaire parisienne, dans un collège. Elle y rapporte une rapide altercation entre une jeune fille (Nicole) en classe de 3e, d'origine noire africaine, et un garçon (Octave) d'origine européenne plus jeune, en classe de 4e, dont l'insertion dans la culture des rues semblait moindre par rapport à Nicole. Fagyal rapporte un échange dans lequel Nicole se moque explicitement de la prononciation d'Octave qui comporte des épithèses consonantiques fricatives, provoquant un rire général :

« Nicole : Quoi ?! # tu parles comme un bouffon, toi ! # Et tout le temps en plus !# j'attendais moi # depuis je ne sais pas # tout le temps... puis lui il me fait ch ch ch ch ch [*imitant le bruit de friction en fin de phrase dans la parole d'Octave*]# noté, juin 2002 » (Fagyal, 2010 : 169)

Persuadée a priori que ce trait est « particulièrement fréquent chez les jeunes femmes des classes moyennes », (ce qui semble s'appuyer uniquement sur la référence citée plus haut publiée en 1999 avec Moisset), Fagyal 2010 propose une interprétation de cet épisode selon une grille genrée : selon elle, ce trait aurait tendance à être proscrit par « les grands » du collège et par « les locuteurs se voyant attribuer une certaine image de masculinité » (idem : 169) en raison de sa connotation féminine. Or, les observations que nous avons pu faire⁵ ainsi que les rares études disponibles permettent de proposer une lecture en termes d'accent social, plutôt qu'en termes de genre. Si ce trait est connoté « classe moyenne » et « parole diffusée par les grands médias », cela expliquerait son rejet par les jeunes des milieux populaires. L'utilisation du terme *bouffon* rapporté par Fagyal irait tout à fait dans ce sens : ce terme désigne les « chouchous » des profs, les fayots, les intrus, les « Autres », et non spécifiquement un manque de virilité. Ceci

⁴ Le nombre de contextes possibles est proportionnel avec les temps de parole : les hommes occupent un temps de parole deux fois plus long que les femmes dans le corpus actif.

⁵ J'ai relevé des épithèses consonantiques fréquentes dans la parole des enseignants durant mes années de terrain, 2006-2010, dans un lycée en Seine Saint-Denis. Ce terrain est présenté notamment dans Candea & Delomier (2010) ou Candea (à paraître).

expliquerait pourquoi Nicole elle-même rejette ce trait, bien qu'elle soit une fille : elle ne serait pas en train d'adresser clairement à Octave une injonction à la virilité, mais plutôt une injonction à rejeter le phonostyle « bourge » des *bouffons* (ce qui n'exclut pas que l'observance ou la non-observance des normes bourgeoises par les locuteurs d'origine populaire puisse croiser des normes de genre, bien entendu, comme cela a été maintes fois évoqué par les études sociolinguistiques). Cette observation extrêmement intéressante rapportée par Fagyal permet même d'avancer l'hypothèse que les épithèses fricatives pourraient être en train d'accéder au statut de stéréotype bourgeois ou snob.

3.2 Voyelles concernées et distribution en contexte

Toutes les études antérieures s'accordent pour dire que l'épithèse fricative touche avec prédilection les voyelles [i] et [y] ; les exemples de « *merci-chh* » et de « *oui-chh* » reviennent souvent, mais seul l'article de Fagyal et Moisset 1999 donne des indications quantitatives sur un corpus d'une trentaine d'occurrences relevées dans des enregistrements de conversation : les exemples de [i] suivi d'épithèses fricatives y étaient en fait très largement majoritaires (80% des cas). Les voyelles [y] et [e] étaient représentées de manière marginale, tandis que le [u] était exceptionnel et les [œ] ou [ø]⁶ n'y étaient pas attestés.

Le dépouillement du corpus présenté ici va dans le même sens mais permet de nuancer les tendances : nous avons relevé 38 exemples de [i], 16 exemples de [e], 5 exemples de [y], 3 exemples de [u], 2 exemples de [ø] et même deux exemples de [o] et un exemple de [a], ce qui est inédit. Nous pouvons récapituler ces observations en disant que le [i] est la voyelle qui favorise le plus le prolongement par une épithèse fricative, suivie de [e] qui apparaît à peine deux fois moins. Les autres voyelles apparaissent de manière plus marginale, mais il est intéressant de noter que la liste semble plutôt s'agrandir avec le temps, signe que le phénomène est peut-être encore en expansion. Cette quantification doit être pondérée par l'analyse des contextes possibles (voir Tableau 2).

Voyelle concernée	Nombre d'occ. avec épithèse fricative	Contextes vocaliques finaux possibles	% avec épithèse
[i]	38	75	50,6%
[e]	16	65	24,6%
[y]	5	9	55,5%
[u]	3	8	37,5%
[ø]	2	6	33,3%
[a]	1	?	?
[o]	2	?	?

Tableau 2 : comparaison entre les différentes voyelles en position finale d'énonciation⁷

Non seulement le [i] est le plus fréquent en valeur absolue, mais le pourcentage de [e] en position finale touché par ce phénomène est largement deux fois inférieur à celui des [i]. Pour les autres voyelles, le petit nombre d'occurrences ne permet pas d'exploiter les pourcentages, mais leur faiblesse numérique semble s'expliquer par le nombre plus réduit de contextes possibles, notamment pour le [y] qui est souvent réalisé avec coda fricative.

En ce qui concerne l'analyse spectrale, les observations de ce corpus vont dans le même sens que Fagyal & Moisset 1999, les seuls résultats publiés à notre connaissance. Leur étude acoustique portait sur une trentaine d'exemples de [y] suivi d'épithèse fricative, issus d'une brève lecture à voix haute sollicitée auprès de 10 locuteurs ; elles y constataient que dans les contextes en finale de paragraphe la partie fricative représentait entre 70 et 75% de la durée totale de ce qui correspondait à la voyelle, tandis que la partie voisée occupait 25 à 30% ; en revanche, dans les contextes de fin de phrase (mais pas fin de paragraphe), la partie voisée était

⁶ [ø] est attesté par Paternostro (2008 :132) dans un de ses exemples.

⁷ Le décompte n'a pas été fait pour [a] et [o] car ces voyelles n'étaient pas prévues comme des contextes probables.

pratiquement équivalente en durée à la partie consonantique. Dans notre corpus, nous n'avons pas observé une si bonne régularité, mais plutôt une grande variété de durées consonantiques, dépassant parfois la durée de la partie vocalique.

Nos prédécesseurs indiquent tous que l'épithèse fricative semble rattachée à une fin d'unité, plus ou moins forte, mais ceci reste à démontrer.

Fonagy s'en tient à une remarque assez vague, présentée comme une hypothèse : « le dévoisement final des voyelles fermées et d'aperture moyenne pourrait permettre de marquer la fin d'une unité du discours, même en l'absence d'autres indices » (Fonagy, 2006 : 47) ; Paternostro (2008 :133) se contente de confirmer en se fondant sur ses observations notées sur le vif, sans quantification.

De leur côté, Fagyal & Moisset sont plus précises et se basent sur des données observées. Pour elles, les épithèses fricatives sont rattachées à la position finale de phrase intonative (pour la lecture il s'agit notamment de la finale de paragraphe), à la présence d'un ton bas (L%) et sont bien plus fréquentes en lecture qu'en conversation.

Nous avons reporté dans le Tableau 3 les résultats de la distribution de nos exemples, en fonction de leur contexte intono-syntaxique après avoir établi trois configurations possibles : 1) la finale absolue et forte (notée # #) qui correspond à une fin de tour de la part du journaliste, en lecture ou en conversation, ou encore à une fin d'émission ou rubrique, avant jingle ou annonce publicitaire ; le journaliste cède donc la parole après la fin de l'épithèse fricative, 2) la finale d'énonciation moins forte (notée #) qui correspond à une fin de dépêche, mais sans changement de tour ; le journaliste marque la fin d'un segment et change de sujet, mais ne cède pas la parole ; parfois, un très bref jingle vient renforcer cette frontière et permet au journaliste de reprendre son souffle, et 3) la position interne à un énoncé ; le journaliste est en train de lire une dépêche et l'épithèse fricative renforce une frontière prosodique non finale, avec ou sans pause.

Voyelle dévoisée avec épithèse fricative	Finale énoncé, frontière forte # #	Finale énoncé, frontière faible #	Position interne énoncé
[i]	28	5	5
[e]	10	4	1
[y]	4	-	1
[u]	2	-	1
[ø]	2	-	-
[a]	-	-	1
[o]	2	-	-
TOTAL	47	9	9

Tableau 3 : distribution en contexte
(finale d'émission ou fin de tour # #, finale dépêche ou paragraphe #, interne dépêche ou tour)

S'il est vrai que la finale forte concentre la très grande partie de nos exemples, nous relevons néanmoins une quantité non négligeable d'occurrences placées sur une frontière faible ou même à l'intérieur d'un énoncé, en position non finale. Il est à remarquer que les exemples de type 1 se retrouvent dans les deux types d'émissions considérés, tandis que ceux de type 2 et 3 ne se retrouvent qu'en lecture de journaux radiophoniques et non dans les émissions de dialogue avec des invité(e)s. Les exemples de type 3 (position interne énoncé) sont inédits, nos prédécesseurs ne semblent pas en avoir repéré : nous leur consacrons une analyse plus détaillée (voir *infra*, 4.3).

4. Analyse et interprétation

Bien que, comme nous l'avons vu, l'épithèse fricative soit attestée en français de manière stable depuis plus d'une vingtaine d'années, il n'y a pas, à notre connaissance, de véritable tentative d'interprétation.

4.1 L'explication articulatoire

La seule explication avancée par Fagyal et Moisset (1999 :311-312) est de nature articulatoire ; selon elles, le modèle de Straka 1979⁸ permet d'expliquer pourquoi l'articulation d'une voyelle en position finale, caractérisée par une diminution de l'énergie articulatoire, peut se transformer en consonne fricative sous l'effet de la force maintenue par la contraction musculaire. Dans un tel contexte, s'il y a un décalage entre le maintien de la tension (forte) et l'énergie articulatoire (faible, en diminution), selon Straka, les voyelles ont tendance à se fermer sur leur dernière partie, et les consonnes à s'ouvrir. C'est ainsi que Fagyal 1998 proposait déjà d'expliquer la présence du « *e d'appui* » (épithèse vocalique) en fin d'unité intonative généralement montante et finissant par une consonne.

Le fait de proposer de rapprocher l'épithèse vocalique de l'épithèse consonantique nous a semblé extrêmement juste et novateur ; ce rapprochement met en avant des tendances stables de l'articulation des fins de groupes prosodiques en français oral contemporain.

Néanmoins, cette hypothèse permet d'expliquer simplement l'existence de l'épithèse, mais non d'avancer dans la compréhension de son caractère sporadique. Autrement dit cela n'explique pas qu'elle n'apparaisse pas systématiquement chez tous les locuteurs dans les mêmes contextes, ni même de manière systématique chez les locuteurs qui en produisent souvent. L'hypothèse articulatoire n'explique ni la connotation sociale, ni la valeur de cette variante de prononciation.

En outre, si l'on retient ce parallèle intéressant entre épithèse vocalique et consonantique, on observe que dans les deux cas les contextes d'apparition sont plus larges que les prédictions, contredisant cette seule hypothèse mécanique. Fagyal 1998 notait déjà qu'elle relevait des exemples de *e d'appui* après certaines voyelles fermées, et non seulement après consonnes, ce qu'elle tentait d'expliquer par le fait que les voyelles fermées se comportaient finalement un peu comme des consonnes, du fait de la tension articulatoire qu'elles impliquent. Or, dans nos propres corpus, dès Candea (2002) et encore plus dans nos relevés récents, nous avons pu repérer des exemples suffisamment nombreux pour qu'ils ne puissent pas être considérés comme des exceptions négligeables, où le *e d'appui* est produit après une voyelle nasale, [ã, õ, ê]. De la même manière, nous avons trouvé dans le présent corpus, somme toute assez réduit, quelques exemples d'épithèses fricatives affectant des voyelles mi-ouvertes ou même ouvertes ([ø, o] ou [a]).

Tout cela nous incite à penser que l'explication articulatoire n'est qu'un point de départ pour comprendre ce phénomène.

4.2 Le fonctionnement phonostylistique

Le résumé des observations éparées faites par nos prédécesseurs cités *supra* met en évidence le fait que la lecture (radiophonique, télédiffusée, surveillée) est un style qui favorise fortement les épithèses fricatives, mais celles-ci se retrouvent également en conversation. On peut avancer comme hypothèse qu'il s'agit d'un phonostyle un peu affecté, ou en tout cas que la présence de l'épithèse fricative donne une connotation emphatique au groupe intonatif immédiatement précédent, et exhibe d'une certaine manière l'importance que le locuteur donne à ses paroles, ou plus précisément à son geste phonatoire. Le maintien de la tension musculaire, rendue audible par le son fricatif produit, fait que la voyelle finale occupe un temps beaucoup plus long que prévu, et acquiert donc, de manière métaphorique, plus de poids. Les commentaires épilinguistiques recueillis par Paternostro 2008 contiennent, entre autres, le trait « emphatique ».

Mais ce mode de prononciation peut faire l'objet de stigmatisation. Paternostro a pu documenter des cas de stigmatisation explicite même par des locuteurs qui l'utilisent eux-mêmes et qui l'attribuent à la « classe moyenne », car ils la considèrent comme une variante non

⁸ [cité par Fagyal & Moisset 1999], Straka G. 1979 « La division des sons du langage en voyelles et consonnes peut-elle être justifiée ? » in *Les sons et les mots : choix d'études de phonétique et de linguistique*, Paris, Klincksieck : 59-141.

standard et, en raison du mécanisme connu de l'insécurité linguistique, ils adoptent souvent des jugements explicites négatifs (« vulgaire », « grossier », « relâché »)⁹. D'autre part, nous l'avons vu, cette prononciation peut aussi attirer une stigmatisation explicite de la part des locuteurs qui ne la pratiquent pas (Fagyal 2010 :169, citée *supra*). Cela explique pourquoi tout le monde ne produit pas ce geste articulatoire.

Il s'agirait donc, au delà d'une contrainte mécanique, d'une véritable ressource sociophonétique et phonostylistique : sa connotation sociale et stylistique explique la variation inter-individuelle, ainsi que, de manière plus générale la variation diastratique et diaphasique. Néanmoins cela ne permet pas de comprendre la distribution chez les locuteurs qui en produisent souvent : pourquoi n'en produisent-ils pas systématiquement sur chaque voyelle fermée en fin de prise de parole ?

4.3. Le fonctionnement énonciatif et iconique

Afin d'avancer dans la compréhension plus fine de ce phénomène, nous avons étudié de plus près les trois journalistes de RFI présents dans notre corpus qui nous ont fourni le plus grand nombre d'occurrences, à savoir H3 (Bruno Fort), H5 (Laurent Sadou) et H8 (Alexis Friker).

Pour H8, on peut parler de production pratiquement systématique de coda fricative dès qu'il prononce un [i] un [y] ou un [e] à la fin de l'annonce des titres, avant passation de tour de parole à un autre journaliste, à une finale de dépêche même si c'est lui qui lit la dépêche suivante, et aussi à la fin du journal (« huit heures treize à Paris-*chh* »). Cette prononciation avec maintien de tension musculaire pendant le relâchement semble donc pour lui une routine de lecture. Sa distribution est très régulière et prévisible, strictement dépendante de la voyelle concernée et de la position dans l'énoncé.

Pour H3, la production de cette variante est moins systématique (on relève chez lui plusieurs contextes de [i] ou [e] en frontière finale forte qui ne montrent pas de coda fricative) mais c'est chez lui que nous avons relevé les deux exemples de [o] en position finale avec coda fricative (*Bamako-chh* et *bateau-chh*). C'est en étudiant, pour ce locuteur, les dépêches à finale fricative *versus* à finale vocalique non marquée que nous avons pu observer que les dépêches à finale fricative contenaient une affirmation polémique, une information mise en scène comme allant à l'encontre des attentes, avant de donner la parole à une autre personne :

Ex.1/ H3 : il y a bien eu corruption sur ^{fond}/(h)28/ de financements poli^{ti}ques Anne Corpé-chh # #¹⁰

Ex.2/ H3 : La Croix ^{Rouge} Internationale fait ^{tout}/(h)32/ pour l'évi^{ter} Jannie ^{Myers} l'une de ses représentantes en Hai^ti-chh # #

Ce premier indice nous a permis d'envisager une interprétation énonciative qui permettrait de comprendre dans quels cas apparaît ce phénomène chez les locuteurs qui possèdent ce trait dans leur répertoire courant de ressources, et pourquoi il n'apparaît pas systématiquement.

Mais c'est l'étude des productions de H5 qui s'est avérée être la plus intéressante pour affiner nos hypothèses. C'est chez ce locuteur, durant une émission « Afrique Midi » de 30 minutes, que nous avons relevé 6 exemples d'épithèses fricatives placées en position non finale d'énoncé, (dont le seul exemple d'épithèse après un [a]) que nous reproduisons ci-dessous car ce type de cas n'est pas répertorié dans la littérature existante :

Ex.3/ H5 : vous écoutez RFI il est treize heures trente-e à Paris-chh midi et demi en temps universel-e# (*jingle*)

Ex.4/ H5 : l'actualité dans toutes ses dimensions /23/ bienvenue-chh /15/ bonjour à tous::: # # (*jingle*)

Ex.5/ H5 : au Nigéria-chh la grève nationale se poursuit-chh à l'appel des syndi^{cats} /27/ ^{deu}xième jou::: pour des revendications salariales # (*jingle*)

⁹ cf. Paternostro (2008 : 150-152), mais il convient d'approfondir ses résultats exploratoires, qui mettent aussi en avant d'autres traits fort divers : lassitude, agacement, chaleur, gentillesse, spontanéité...

¹⁰ Les « ::: » notent l'allongement perceptible d'un son ; les caractères en indice ou exposant notent les mouvements mélodiques majeurs. Le durée des pauses est indiquée en cs, entre barres obliques. (h) note une inspiration audible.

Ex.6/ H5 : dans deux minutes la question des biens ^{mal} **acquis-chh** désormais en France un juge d'instruction est en droit d'enquêter sur les patrimoines des chefs d'Etat du Congo Brazzaville / (h)42/ du Gabon de la Guinée équatoriale les premières réactions / (h)40/ e n'ont pas tardé comme celle de Jean-Pierre Versini / (h)40/ Kempincki / (h)32/ l'un des avocats français du Président Sassou-Nguesso / (h)30/ il est votre **invité-chh** Christophe à tout de suite ## (jingle, introduit une pub)

Si l'exemple 4 concerne une épithèse suivie d'une très brève pause silencieuse, les autres exemples sont totalement enchaînés aux syllabes suivantes, sans aucune trace de pause, comme on peut le voir très clairement dans la Figure 1 (spectrogramme de l'exemple 3) :

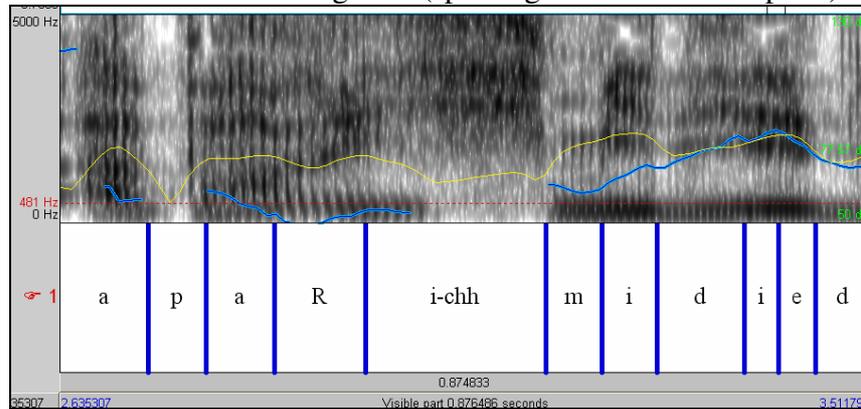


Figure 1 : « treize heures trente-e à Paris-chh midi et demi en temps universel-e »
(F0 : tracé foncé, Intensité : tracé clair)

Nous pensons que la meilleure piste de compréhension est à rechercher du côté de l'utilisation co-énonciative de l'allongement¹¹ en français oral, qui indique toujours un parcours que le contour mélodique permet de préciser (cf. Candea & Morel 2002).

Dans les cas présents, le contour mélodique de ces allongements particuliers est indétectable, car le segment allongé est dévoisé : il s'agit d'un soupir qui s'exhibe avant de s'éteindre. L'impression auditive est celle d'une chute lente, progressive et ostentatoire. L'interprétation que nous proposons est que cet allongement renforce de manière iconique un parcours final, définitif, qui n'envisage aucune possibilité de contestation de la part du co-énonciateur (au sens de Morel & Danon-Boileau 1998). Pour Morel et Danon-Boileau, le mouvement mélodique vers le bas est iconique d'un repli sur soi, tout le contraire du mouvement montant, allant vers l'autre ; la chute de l'intensité marque le fait de clore sa prise de parole et céder à l'autre le droit de parler. Les chutes mélodiques et de l'intensité sont ici ostentatoires car le mouvement mélodique se déploie jusqu'à la limite de l'in audible et l'intensité ne chute que de manière très lente, jusqu'au chuchotement. Leur chute conjointe, qui se produit fréquemment en fin de macro-unité, est donc ici prolongée et ce prolongement remarquable invite (oblige ?) l'autre à accompagner une marque de clôture habituellement très discrète et quasi instantanée ; le locuteur transforme le simple marqueur conventionnel de clôture en véritable geste imposé à l'attention de l'autre, et de cette manière il théâtralise sa clôture, il la renforce, à tel point que ce n'est plus la clôture qui est à retenir, mais le caractère puissant et définitif de ce qui vient d'être dit.

Selon nous, cette interprétation est parfaitement compatible avec la connotation sociophonétique de ce marqueur, mais elle a l'avantage d'envisager une explication plus fine qui rend compte de son caractère sporadique : si cette prononciation a un rôle énonciatif et sert à produire du sens, il est normal qu'elle ne se produise pas de manière systématique mais qu'elle soit dépendante du contexte, et il est tout à fait attendu qu'elle apparaisse souvent en finale d'énoncé sans pour autant y être strictement associée. Si l'on prend l'exemple 5 de H5,

¹¹ Je parle ici d'allongement statistiquement aberrant par rapport à la durée habituelle des syllabes, et non du simple allongement régulier des syllabes accentuées. L'allongement qui joue un rôle dans la co-énonciation (exclamation, *eah* de recherche de formulation, etc.) atteint des durées qui peuvent dépasser 3 fois la durée normale d'une syllabe.

l'allongement se produit à la fin du nouveau cadre (*au Nigéria-chh*) qui permet de lancer la nouvelle dépêche, et à la fin du verbe *se poursuit-chh* qui dans cet exemple est le noyau du premier rhème, et porte une nuance catastrophiste (poursuite d'une grève nationale).

Nous irions même plus loin que cela : le fait de prendre en considération le geste articulatoire d'allongement dans l'épithèse fricative permet de le rapprocher des gestes identiques observés chez les mêmes locuteurs qui allongent de la même manière des consonnes constrictives ou vibrantes, en finale de constituant, comme on peut le voir dans les exemples 4/ *touss ::* ou 5/ *jou::rr::* donnés *supra*, ainsi que dans l'exemple 7 *patience::* avec un [s] final très long :

Ex.7/ H5 : voici les titres de l'actualité de ce **jeu*ji*-chh#** la Guinée est l'école de la **patience::** la président*tielle* résultats toujours au compte-goutte ... [*fond musical qui continue*]

Nous avons même relevé un cas qui ressemble fort à une épithèse fricative (en fréquence haute, ressemblant à un [s] très affaibli) après un [t] final ! ce qui, à notre avis, va dans le même sens que notre hypothèse. Nous le reproduisons ci-dessous accompagné de son spectrogramme en Figure 2.

Ex.8/ H5 : on se retrouve juste après la ^{pub} /15/ à tout d(e) **suit::(e)-sssh ##** (*jingle / pub*)

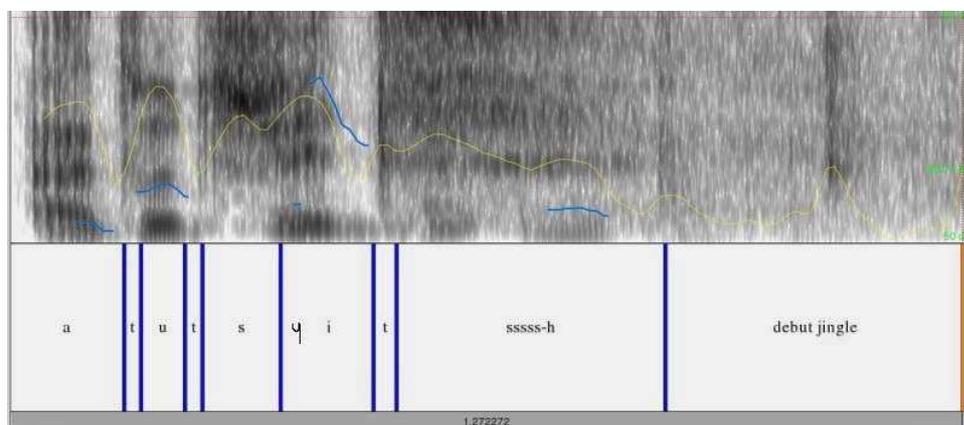


Figure 2 : à tout de suite [atutsqit] ssss-h (F0 : tracé foncé, Intensité : tracé clair)

Ceci permet de ramener l'interprétation de l'épithèse fricative vers la valeur iconique des allongements de consonnes finales, au sens proposé par Danon-Boileau (1993 :81) de l'iconicité vue comme un « accrochage du signifié [...] à un affect ou à un geste moteur lié à la production de son signifiant », dans la lignée des travaux de Fonagy. Cette approche ne conduit donc pas obligatoirement à associer un geste vocal à une opération énonciative stricte, le signifié peut être lié par une « relation globale » au « cortège de sensations associées au geste vocal qui produit le signifiant » (idem : 81).

5. Conclusions et perspectives

Après avoir passé en revue les publications existantes sur l'épithèse fricative et après les avoir confrontées avec les résultats issus d'un nouveau corpus d'enregistrements radiophoniques, nous avons pu montrer que le phénomène étudié était très vivace en français oral contemporain chez de nombreux locuteurs, hommes ou femmes, et que les hypothèses disponibles ne pouvaient suffire pour rendre compte de toute la diversité des données observées.

L'explication articulatoire permet de décrire le mécanisme qui aboutit à l'apparition de ce phénomène, mais ne permet pas de comprendre pourquoi il ne se limite pas aux voyelles fermées, ni pourquoi il apparaît en milieu d'un énoncé, ni pourquoi il n'est pas systématique.

De même, la piste phono-stylistique et sociophonétique permet d'expliquer en partie la grande variation inter-individuelle et diaphasique, mais ne permet pas de comprendre pourquoi

les locuteurs qui produisent souvent des épithèses fricatives n'en produisent qu'à certains moments, peu prévisibles si l'on s'en tient à des règles distributionnelles simples.

En revanche l'hypothèse énonciative et iconique, à notre avis, permet un éclairage différent sur ce phénomène en le reliant aux autres gestes d'allongements aberrants en position finale d'unité prosodique (pas obligatoirement après contour bas ou descendant). Cette hypothèse suit notamment Danon-Boileau (1993) qui invitait à explorer davantage la dimension iconique et idéophonique du langage, au risque d'estomper ainsi, pour l'analyse de l'oral, l'opposition trop rigide entre *modus* et *dictum*. L'étude d'un très grand corpus serait nécessaire pour pouvoir préciser cette piste, sachant toutefois qu'un tel corpus est difficile à constituer si l'on s'écarte du seul phonostyle lecture.

Références bibliographiques

- Candea (2002), *Le e d'appui* parisien : statut actuel et progression. *XXIVe JEP*, Nancy : 185-188.
- Candea M. (à paraître), Sortir de "son" territoire en périphérie parisienne : un mouvement géographique, langagier et idéologique. *Actes du colloque Langue et territoire*, Sudbury Ontario, Boissonneault J. & Reguigui A. (éds).
- Candea M., Delomier D. (2010), Structures de rectifications en dialogue (interactions profs-élèves). *La Rectification à l'oral et à l'écrit*, Candea M., Mir Samii R. (dir.), Ophrys, Paris : 31-42.
- Candea et Morel, (2002), La gestion de l'indicible à l'aide de différents types d'allongements en français oral. *Représentations du sens linguistique*, Lagorgette D., Larrivée P. (éds.), Munich, Lincom Europa : 471-486.
- Carton F. (1999), L'épithèse vocalique et son développement en français parlé. *Faits de langues*, 13, Ophrys, Paris : 35-45.
- Danon-Boileau L. (1993), De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité. *Faits de langues*, n°1 : 79-87.
- Fagyal Z. (1998), Le retour du e final en français parisien : changement phonétique conditionné par la prosodie. *Proceedings of the XIIe Congrès international de Linguistique et Philologie Romanes*, Bruxelles.
- Fagyal Z., Moisset Ch. (1999) Sound change and articulatory release : where and why are high vowels devoiced in Parisian French ? *ICPhS 99*, San Francisco : 309-312.
- Fagyal Z. (2010) *Accents de banlieue. Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*, L'Harmattan, Paris.
- Fonagy I. (2006) *Dynamique et changement*, Peeters, Louvain-Paris.
- Léon P. (1993) *Précis de phonostylistique : parole et expressivité*, Nathan, Paris.
- Morel MA., Danon-Boileau L., (1998), *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Ophrys, Paris.
- Paternostro R. (2008), Le dévoisement des voyelles finales. Etude perceptive. *Rassegna Italiana di Linguistica Applicata* – 3/8 : 129-158.